

Le meilleur des séries en DVD

Pierre Barrette, Robert Daudelin, Helen Faradji, Gérard Grugeau, Rachel Haller, Marcel Jean and Cédric Laval

Number 138, September 2008

Séries télé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Barrette, P., Daudelin, R., Faradji, H., Grugeau, G., Haller, R., Jean, M. & Laval, C. (2008). Le meilleur des séries en DVD. *24 images*, (138), 21–27.

Le meilleur des SÉRIES en DVD

24

Le 6 novembre 2001, le premier épisode de 24 entrait en ondes sur le réseau Fox. Sans le savoir, ses créateurs Joel Surnow et Robert Cochran faisaient également entrer la série américaine dans l'âge adulte. Avec un sens de la dramaturgie exceptionnel et un usage hypnotique de la double image, 24 détaillait 24 heures de la vie d'un agent de l'unité antiterroriste de Los Angeles, Jack Bauer. Ce nom est devenu, au fil des six saisons désormais disponibles, emblématique, car, malgré des baisses de régime et d'inévitables répétitions, 24 a néanmoins su faire de son personnage central, interprété par Kiefer Sutherland, une pièce maîtresse de son architecture. De héros à anti-héros quasi christique, de chevalier blanc à *outsider* hanté, Jack Bauer a évolué pour devenir un personnage véritablement tragique. Et derrière cet homme de plus en plus seul se dessine très nettement le portrait d'une Amérique en perte de repères, incapable de réagir à un monde sur lequel elle a de moins en moins d'emprise. Chaque nouvelle saison de 24 pose alors cette question : Jack Bauer, héros américain s'il en est, pourra-t-il continuer à sauver ainsi le monde indéfiniment ? Sûrement, mais il le payera forcément de sa propre humanité. – **H.F.**

Textes de : Pierre Barrette, Robert Daudelin, Helen Faradji, Gérard Grugeau, Rachel Haller, Marcel Jean, Cédric Laval

The Avengers

Série britannique de Sidney Newman, qui marque les années 1960 et 1970 de son incomparable empreinte cool et sexy. On y suit les tribulations trépidantes de l'agent secret John Steed (Patrick Macnee) et de ses compagnons d'aventure, dont la redoutable et sémillante Emma Peel (Diana Rigg), toute de cuir vêtue. Flegme anglais, humour pince-sans-rire et ambiguïté sexuelle pimentent une série innovante qui fait la chasse aux savants fous, tout en recyclant avec une ironie jubilatoire tous les clichés rattachés au royaume de sa Gracieuse Majesté. La grande classe. – **G.G.**





Belphégor

Diffusée en 1965, cette histoire de fantôme maléfique qui hante le Musée du Louvre a tenu la France en haleine durant quatre semaines. Avec ses multiples intrigues à la croisée du fantastique et du polar, *Belphégor* relève davantage du feuilleton, ancêtre de la série. Élémentaire, me direz-vous, puisque l'histoire est adaptée d'un roman d'Arthur Bernède, scénariste d'œuvres de Louis Feuillade, notamment *Judex*. Véritable phénomène télévisuel, ce feuilleton inspira Lars von Trier pour sa série *L'hôpital et ses fantômes*, de même que Dan Brown pour son best-seller *The Da Vinci Code*. – **G.G.**



Berlin Alexanderplatz (1980)

Peut-on, ici, parler de télévision? Adaptant le roman monumental d'Alfred Döblin, le génial Rainer Werner Fassbinder ne fait aucune concession à son style habituel, allant jusqu'à écrire au générique : « un film de ». Longs plans, usage systématique de la profondeur de champ, mise en scène frontale ou caméra virevoltante, Fassbinder reste fidèle à lui-même tout au long des quatorze épisodes de l'œuvre, terminant le tout dans l'apothéose d'un épilogue de deux heures en forme de délire halluciné. Racontant la descente aux enfers de Franz Biberkopf, prisonnier repentant dans l'Allemagne de Weimar, *Berlin Alexanderplatz* permet au cinéaste de disséquer une fois de plus l'Allemagne et son histoire, fouillant ici dans une zone trouble située légèrement en amont du nazisme. On a beau chercher, on ne trouve nulle part d'équivalent à cette entreprise démesurée. Aucun autre cinéaste n'a jamais eu une telle carte blanche venant d'un grand réseau de télévision. Mais Fassbinder, parfaite figure dionysiaque, n'a pas d'équivalent. Et ce *Berlin Alexanderplatz* est à l'échelle de son immense envergure. Un authentique chef-d'œuvre. Mais, encore une fois, peut-on, ici, parler de télévision? – **M.J.**



Damages

Après seulement une saison en ondes, c'est simplement une des meilleures séries criminelles de l'histoire de la télévision, point à la ligne. Construite davantage comme un film en 12 épisodes que comme une série au sens traditionnel (une deuxième et une troisième saisons sont prévues), ce *legal drama*, comme l'appellent nos voisins du sud, est dominé par la performance étincelante de Glenn Close en avocate véreuse et un suspense à couper le souffle. On est ici aussi loin qu'il est possible de *L.A. Law* et de ses causes bidons, plongé dans un monde tellement corrompu que même les bons manquent complètement de sens éthique... quand on sait qui ils sont! – **P.B.**

Desperate Housewives

En 2004, la chaîne américaine ABC misait gros en lançant *Desperate Housewives*, détournement jouissif et précurseur du politiquement correct, version banlieue dorée. Sur la propre Wisteria Lane, cinq voisines (incarnées notamment par Felicity Huffman, Marcia Cross et Eva Longoria) n'hésitent devant rien pour parvenir à leurs fins. Ni le mensonge, ni la manipulation, ni la cruauté. Leurs répliques trempées dans l'acide sulfurique rongent jusqu'à l'annihiler l'image idyllique de la petite bourgeoisie. Parfaitement réjouissant, même si la formule résiste difficilement à l'épreuve des saisons. – **R.H.**





Duplessis (1977)

Un scénario. Un acteur. Voilà ce qu'on retient de ce *Duplessis*. D'abord le texte d'Arcand : une lecture de l'Histoire qui est aussi un commentaire sur le Québec de 1977. Le Parti québécois de René Lévesque est au pouvoir depuis quelques mois et Arcand s'amuse à lier l'actualité politique avec les divers épisodes du duplessisme. Ensuite, la prestation de Jean Lapointe. Peut-être la plus grande performance de l'histoire de la télévision québécoise. Il ne s'agit pas ici de mimer le Chef, mais plutôt d'en offrir une interprétation, dans toute l'acceptation du terme. Lapointe retient simplement de Duplessis sa diction chuintante, puis lui donne corps en toute liberté (la moustache qu'il lui invente affirme d'ailleurs clairement son indé-

Source: Imago

pendance). Sur le plan formel, la série ressemble presque à la captation d'une pièce de théâtre. Aucun effet, que du dépouillement. Le premier épisode se déroule presque entièrement dans la salle d'audience du comité des comptes publics, le dernier dans un chalet de Shefferville. C'est clairement de la télévision d'avant *Lance et compte*. Le Rossellini de *Blaise Pascal* n'est pas si loin. Après cette réussite, plusieurs se casseront les dents à vouloir faire revivre les grandes figures de notre histoire récente. Est-il nécessaire de rappeler René Lévesque et Félix Leclerc à votre mémoire ? – **M.J.**



Dexter

Objet d'une totale fascination, le tueur en série (*serial killer*) constitue une des figures privilégiées du cinéma américain contemporain (*The Silence of the Lambs*, *Seven*), et on n'a pas eu à attendre très longtemps avant de

le voir apparaître au petit écran. Le personnage de Dexter, qui donne son nom à une nouvelle série mettant en vedette Michael C. Hall (David dans *Six Feet Under*), ajoute pourtant un élément non négligeable au portrait habituel : meurtrier la nuit, il travaille le jour pour... la police. Une série fort bien écrite, qui surprendra même les habitués du genre. – **P.B.**

Grey's Anatomy

Grey's Anatomy, qui en est aujourd'hui à sa quatrième saison, a dépassé dès son lancement en 2005 les meilleures prévisions de succès. Cousue de fil blanc comme il se doit, la série suit les allées et venues de Meredith Grey et de ses compagnons d'internat dans l'hôpital Grace de Seattle. Elle vaut surtout le détour pour son portrait caricatural d'une société vendue au dieu de la performance. Plus qu'un lieu de travail, les couloirs glacés sont en effet un lieu de vie où tout est sacrifié sur l'autel de l'ambition, à commencer par l'essentiel, la communication. Plutôt effrayant. – **R.H.**

François en série

Inspiré à l'origine du court métrage *Déformation personnelle* de Jean-François Asselin (qui écrira et réalisera également la série), *François en série* constitue une des belles surprises des dernières années à la télé québécoise. Sortie un peu en catimini sur Séries +, cette comédie dramatique aux accents nettement fantaisistes – les différentes facettes de la personnalité du François en question étant littéralement incarnées à l'écran par des personnages distincts – a rapidement conquis un public fidèle, séduit par l'intelligence du propos, le ton novateur et l'excellente interprétation. – **P.B.**



Source: Location: Photo: Julie D'Amour-Arger



L'hôpital et ses fantômes

Cette série-culte signée Lars von Trier démontre avec brio que la télévision peut être un média emballant quand l'imagination est au pouvoir. Créée en 1994 au royaume du Danemark là où, comme chacun sait, il y a toujours « quelque chose de pourri », *L'hôpital et ses fantômes* échappe à toute règle. Débridée, écrite dans l'urgence, la série s'apparente au genre feuilletonesque avec ses intrigues entrecroisées, ses narrateurs trisomiques, ses personnages délirants et son lieu hanté qui voit s'affronter la science et les forces occultes. Devant nous, le réel vacille et les frontières entre le Bien et le Mal se brouillent irrémédiablement. Par ses choix esthétiques, ce cauchemar éveillé riche en rebondissements annonce les préceptes rigoureux du Dogme : tournage en équipe légère, son direct, caméra à l'épaule, éclairages parcimonieux. S'il avoue avoir été influencé par *Twin Peaks* de David Lynch et marqué, enfant, par la série française *Belphégor* de Claude Barma, Lars von Trier fait ici sa marque singulière en prenant un malin plaisir à jouer avec les codes narratifs et visuels du genre. Une grande leçon de télévision qui donnera lieu à une version cinéma. – **G.G.**



Lance et compte (1986)

Il n'est pas exagéré d'affirmer que la série signée par le tandem Fabienne Larouche et Réjean Tremblay a bouleversé la donne de la télévision québécoise. En ajoutant une bonne proportion

d'éléments hollywoodiens à un thème local, le hockey, les auteurs ont ouvert la voie aux « séries lourdes » qui ont pullulé depuis lors. À eux deux, Larouche et Tremblay sont à l'origine de pas moins d'une douzaine de séries. Jean-Claude Lord, à la réalisation, a mis à profit son expérience de faiseur et redonné du lustre à une carrière ternie par des indigences comme *Toby McTeague*. On ne peut négliger le rôle joué par cette série, produite la même année que *Le déclin de l'empire américain*, pour expliquer la renaissance du cinéma commercial québécois. – **M.J.**



M.A.S.H

Brillante satire antimilitariste, le film *M.A.S.H* vaut une palme d'or méritée à Robert Altman en 1970. Faute de scénario à la hauteur, le *sequel* prévu (*M.A.S.H Goes to Maine*) ne voit jamais le jour. S'ensuit la mise en ondes de la série éponyme créée par Larry Gelbart et Burt Metcalf, l'un des plus grands succès de la télévision américaine (1972-1983). Basée sur des récits de vie de vétérans (notamment le livre de Richard Hooker, médecin de guerre), la série relate le quotidien mouvementé d'une unité de soins durant la guerre de Corée. Avec sa chanson thème (*Suicide Is Painless*), ses personnages colorés, ses acteurs chéris du public (dont Alan Alda, Wayne Rogers, Loretta Swit, Gary Burghoff), ses blagues de carabin et ses moments de tension, *M.A.S.H* navigue entre drame et comédie, cynisme et hilarité, livrant au passage un violent réquisitoire contre la guerre. À travers l'évocation de la guerre de Corée, c'est bien sûr le Vietnam qui est ici directement dans le collimateur sous forme d'allégorie grinçante. Cent vingt-cinq millions de téléspectateurs regarderont en février 1983 l'ultime épisode de cette série enlevée. Un record encore à battre pour un classique incontournable du petit écran. – **G.G.**

Lost

Un avion s'écrase sur une île du Pacifique. Une poignée de Robinson modernes s'organisent pour survivre. Il n'en fallait pas plus à J.J. Abrams pour tisser les fils d'une intrigue captivante où se mêlent paranoïas séculaires et dérèglements fantastiques inspirés des récits d'anticipation. Jouant sur le mystère et la temporalité en alignant flash-back et flash-forward, et d'un certain mysticisme (les survivants vivent-ils leur purgatoire? Est-ce un cauchemar collectif?), *Lost* doit aussi son succès au Web, qui a permis aux fans, lors d'une campagne de marketing sans précédent, de rivaliser de théories fumeuses et d'interprétations paranormales. *Lost* ou la science-fiction à la portée de tous. – **H.F.**



Source : Société Radio-Canada

Minuit le soir

Si une émission consacre pour de bon l'entrée de la télévision québécoise dans l'ère des séries de qualité, marquées par une écriture et une esthétique incontestablement cinématographiques, c'est certainement celle-ci. Le duo formé de Pierre-Yves Bernard et de Claude Legault à la scénarisation et la réalisation de Podz se répondent de manière exceptionnelle pour composer un univers urbain à la fois sombre et angoissé, un monde très masculin – ce n'est pas si courant ici – caractérisé par ses atmosphères troubles et un rythme syncopé qui emprunte à l'esthétique du clip, sans renoncer pourtant au souci très réel de raconter une histoire, et de bien le faire. Conçue au départ pour être une comédie – comme s'y prête bien son format de 23 minutes –, la série a conservé de cette idée originale un puissant sens du punch et une construction qui confère à chaque épisode une forte unité dramatique. Mais ce sont à coup sûr les personnages qui peuplent *Minuit le soir* qui lui communiquent son aura particulière, personnages débordant d'humanité mais également marqués du sceau de la tragédie. Une valeur sûre et un sommet qui reste à être égalé. – **P.B.**



Source : Société Radio-Canada. Photo : Bertrand Calmeau

Mission : impossible

Générique percutant, thème musical accrocheur (Lalo Schifrin), intrigues complexes sur fond d'espionnage et de guerre froide, mise en scène sophistiquée et comédiens charismatiques : la table est mise pour l'une des plus brillantes séries américaines jamais créées. Écrite par Bruce Geller et produite par la Desilu (Lucille Ball et Desi Arnaz), *Mission : impossible* s'inspire au départ du *Topkapi* de Jules Dassin. Fait plutôt rare, la série donnera lieu par la suite à la création de jeux vidéo et à trois longs métrages dignes de mention, signés Brian De Palma et John Woo. – **G.G.**

Nip Tuck

Surfant avec talent sur la vague de popularité de la chirurgie esthétique, ce *night time soap* diffusé sur la chaîne Fx se démarque par un *look* on ne peut plus *glamour* et des histoires qui mêlent assez habilement le registre professionnel (les deux personnages centraux possèdent ensemble une clinique huppée de Miami, du moins au début de la série) et personnel (entendez sexuel...). La série, qui en est aujourd'hui à sa cinquième saison, est un des premiers exemples de la latitude considérable dont profitent les créateurs œuvrant pour des émissions diffusées sur le câble en comparaison avec celles conçues pour les grands réseaux. – **P.B.**



The Prisoner

Créée par George Markstein et Patrick McGoochan dans les années 1960, cette série est sans doute l'une de celles qui méritent le plus le titre de série-culte. Par la modernité de son esthétique et l'ambiguïté déroutante de son scénario

(un agent secret démissionnaire se retrouve prisonnier d'un village faussement idyllique), ce joyau britannique peut se lire comme une allégorie de la condition humaine sur fond d'angoisse contemporaine. Il multiplie les références littéraires (Kafka, Orwell) et filmiques (*Fahrenheit 451*, *Alphaville*, *Le septième sceau*) tout en préfigurant *The Truman Show* et les *reality shows*. – **G.G.**



Sex and the City

Elles sont belles, trentenaires et riches. Les quatre filles très typées de *Sex and the City* n'ont qu'un seul problème : elles sont célibataires. Entre alignement de chaussures de luxe, restos branchés et panorama *glamour* de New York, la série en six saisons débutée en 1998 par Darren Star fut une des premières à mettre le nom d'HBO sur toutes les lèvres. Malgré le film qui en a été tiré, mièvre et consensuel, elle a laissé sa marque sans que personne ne soit pourtant parvenu à trancher : en prenant leur destin en main, ces filles sont-elles emblématiques d'un certain postféminisme ou perpétuent-elles au contraire une image archaïque de la femme-objet dont le bonheur dépend du mariage ? – **H.F.**



Source : Societe Radio-Canada

Rumeurs (2002)

Il n'est probablement pas exagéré d'écrire que la série d'Isabelle Langlois a été à la télé québécoise ce que *Sex and the City* a été à la télé américaine, c'est-à-dire quelque chose de très « tendance », exploitant à fond le mythe de la femme urbaine et moderne en abordant ses contradictions sur le mode humoristique. L'habileté de la scénariste, l'énergie des interprètes et un rythme syncopé ont fait le succès de l'entreprise, de sorte que d'autres ont suivi le guide (voir *Les hauts et les bas de Sophie Paquin*, série signée Richard Blaimert, apparue en 2006). On aura beau trouver ses femmes superficielles, il faut admettre qu'elles ont plus de santé que leurs pendants masculins des *Invincibles*. Ces femmes-là sont à n'en pas douter l'avenir de ces hommes-là. – **M.J.**



Six Feet Under

Le 21 août 2005, après cinq saisons bien remplies, *Six Feet Under* tire sa révérence avec un ultime épisode, aussi spectaculaire qu'imprévu. Sorte de cadeau pour les fidèles de la série, l'épisode est écrit par Alan Ball, son créateur, qui se fait plaisir assurément en le réalisant lui-même et lui conférant des airs d'apothéose. Construit selon une idée classique de la comédie de situations (deux frères héritent du salon de pompes funèbres de leur père), le scénario de *Six Feet Under* est d'une habileté confondante : utilisant la durée

(cinq fois 12 épisodes d'une heure) pour nous familiariser avec ses personnages, piégeant au besoin leur psychologie que nous croyons bien connaître, c'est la version contemporaine du *cliff-hanger* cher au cinéma muet. D'ailleurs, c'est bien de cinéma qu'il s'agit : tout cela est tourné avec un soin et une qualité technique inattaquables – ironiquement, les noms de cinéastes qu'on note aux génériques sont responsables des épisodes les plus banals, accumulant champs/contrechamps et *reaction shots* alors que la comédienne Katy Bates, qui en signe trois ou quatre, le fait avec originalité et énergie. Enfin un casting hors pair, avec des vieux pros magnifiques, comme Frances Conroy (madame Fisher) et James Cromwell (son deuxième mari), emporte une adhésion que l'humour ambiant (et souvent grinçant : la première mort de chaque épisode) vient cimenter. – **R.D.**



The Sopranos

Reste-t-il quelque chose à dire sur cette série-culte, qui a définitivement fait de HBO un joueur majeur dans l'arène des séries dramatiques ? L'auteur David Chase (de son vrai nom David Decesare, lui-même Italo-Américain originaire du New Jersey) a eu ce coup de génie d'imaginer un gros bonnet de la mafia sur le divan du psychanalyste et, partant de cette prémisse pour le moins inattendue, de construire toute la série autour du quotidien souvent très ordinaire de membres de la Cosa Nostra plutôt que d'en faire des héros tragiques, comme cela avait toujours été la recette de *The Godfather* à *Goodfellas*. Vie conjugale, problèmes de santé, soucis familiaux constituent des éléments fondamentaux au cœur d'intrigues qui dépeignent par ailleurs avec un réalisme très cru le mode de vie criminel et très violent des membres du « clan », qu'on a l'impression en tant que spectateurs d'observer de l'intérieur comme jamais auparavant. Six saisons maintenant complètes ont permis de refermer la boucle sur le destin de personnages multidimensionnels, paradoxalement aussi attachants que profondément dérangés, qui font désormais partie du panthéon de la dramaturgie américaine. – **P.B.**



Le temps d'une paix (1980)

Pendant six ans, cette série a fait les belles soirées de Radio-Canada, qui ne cesse de la rediffuser depuis. *Le temps d'une paix*, c'est en quelque sorte un équivalent des *Belles histoires des pays d'en haut*. L'époque n'est pas la même (la décennie 1930 a succédé à la fin du XIX^e siècle), la région non plus (Charlevoix plutôt que les Laurentides), mais il s'agit encore du portrait d'une communauté peuplée de personnages archétypaux. Pierre Gauvreau, le scénariste, a eu l'idée judicieuse de placer sa série dans l'axe de la modernité, esquissant quelques beaux portraits de femmes indépendantes et plaçant ici et là des indices d'une société en mutation. – **M.J.**



Tell Me You Love Me

La vie de couple, ce n'est facile ni à 20, ni à 30, ni à 40 ni même à 60 ans. C'est sur ce constat pour le moins évident que *Tell Me You Love Me*, production HBO signée Cynthia Mort, fonde son intrigue. Néanmoins, c'est avec un sens du réalisme toujours plus affiné et une liberté de ton (et d'images) sans tabou que s'exerce tout l'art de cette série n'hésitant jamais à naviguer dans les eaux du malaise. Après la mort dans *Six Feet Under*, le sexe devient le nouvel ingrédient de la recette toujours plus universelle d'HBO. Décidément, de la télé pas comme les autres. – **H.F.**

The Twilight Zone

Série-culte du tournant des années 1950 et 1960 dont les épisodes originaux continuent encore aujourd'hui à être rediffusés sur certaines chaînes spécialisées, *La quatrième dimension* – de son titre français – est possiblement l'un des meilleurs exemples de ce que peut faire, pour une série, la qualité de son écriture dramatique. Le scénariste Rod Sterling, qui était également présentateur et producteur de l'émission, a écrit 80 % des 156 épisodes qui présentaient tous – c'est notable ! – des histoires originales sans lien les unes avec les autres. C'est peut-être ce que la télévision américaine a de mieux à offrir en termes de *vintage classic*. – **P.B.**

Twin Peaks

Risquons une affirmation : c'est par *Twin Peaks* que David Lynch est devenu le grand cinéaste que l'on sait. Parce qu'avant 1990, l'homme était encore plutôt timoré. Il y avait eu, bien sûr, l'extraordinaire

Eraserhead (1977), produit en dehors de tout système. Puis une succession d'œuvres inégales. Sorti en 1986, *Blue Velvet* contient les germes de *Twin Peaks*, mais demeure un film bancal. Puis en 1990 arrivent presque simultanément *Wild at Heart* et *Twin Peaks*. Si le film est une réussite, c'est cependant dans la série télé que la vision de Lynch s'exprime le plus complètement : portrait angoissé de l'Amérique, relation singulière aux personnages, exploitation systématique du thème du double, liberté extrême par rapport au récit. Avec *Twin Peaks*, Lynch a trouvé sa manière, qu'il affinera ensuite dans le « prequel » *Twin Peaks : Fire Walk with Me*, puis dans *Lost Highway*, *Mulholland Drive* et *Inland Empire*. Sauf peut-être *Le royaume* de Lars von Trier, la télévision ne nous aura rien



offert d'aussi inquiétant que l'enquête entourant la mort de Laura Palmer. Bob, la Log Lady et Dale Cooper sont entrés dans la légende, sans compter qu'après *Twin Peaks* plus personne n'osera jamais filmer un nain dans une scène onirique (voir à ce propos la désopilante scène de *Living in Oblivion* de Tom DiCillo). – **M.J.**



Weeds

Il aura suffi de trois saisons à *Weeds*, créée par Jenji Kohan sur Showcase, pour dynamiser non seulement la forme sucrée du *soap* à l'américaine mais encore l'image traditionnelle de la famille au pays des banlieues propres et aseptisées. Avec un sens du décalage assumé (de sa bande sonore à son portrait de famille dysfonctionnelle), *Weeds* est porté par la grâce fulgurante d'une actrice singulière, Mary Louise Parker, chargée de donner vie à Nancy, jeune mère veuve lancée dans le commerce du cannabis. Dans sa jolie banlieue, elle et sa troupe de joyeux désaxés décontaminent avec subversion, audace et parfois burlesque l'air vicié de l'Amérique paternaliste. Jouissif. – **H.F.**

La vie, la vie

Si l'on mesure l'importance d'une série télévisée aux succédanés qu'elle engendre, *La vie, la vie* marque un jalon dans la production québécoise récente. Imitée sans être égalée (*Les hauts et les bas de Sophie Paquin* est peut-être sa plus éminente descendante), elle pose les bases d'une fiction de la télé d'État de qualité que l'on pourrait réduire, très schématiquement, aux ingrédients suivants : des dialogues spontanés et percutants qui donnent vie à des trentenaires ballottés par les tribulations du quotidien, une interprétation au cordeau qui favorise l'empathie du spectateur pour les personnages, une mise en scène soignée, dynamisée par des effets de montage originaux sans être trop appuyés. Mais comment expliquer l'impact émotionnel de cette série, épiphénomène de trente-neuf épisodes seulement ? J'y vois deux raisons essentielles. Montréal, d'abord, filmée comme un cadre urbain utopique, ensoleillé, où la végétation fait respirer les rues, où la socialisation s'inscrit dans des espaces conviviaux qui constituent une extension naturelle de l'espace privé. Et, à l'intérieur de cette caisse de résonance idéalisée, que l'on retrouve à chaque épisode comme un cocon, se jouent des drames et des comédies à taille humaine, où la complicité qui s'établit avec les personnages nous fait atteindre à l'intime avec une efficacité exceptionnelle. Le redoublement du titre, *a priori* surprenant, trouve ainsi sa pleine justification : la vie, certes, concentrée sur ces Montréalais du Plateau qui se débattent avec le quotidien mais la vie, la vie, aussi, comme un miroir duplicateur de nos expériences; la vie, la vie, surtout, entraînant comme un refrain que l'on fredonne, sous un soleil printanier qui ne semble jamais promettre l'hiver... – **C.L.**



The Wire

Baltimore, son port, ses hommes politiques corrompus, ses quartiers dévastés par la drogue, ses écoles et ses médias. Le tout regardé avec un sens du réalisme et du commentaire social acéré sur lequel plane l'ombre de Dickens. On se croirait dans un roman noir. Pas étonnant puisque, pour *The Wire* et ses

cinq saisons concoctées par David Simon sous l'égide de HBO, on a eu la bonne idée de s'assurer des services scénaristiques de trois auteurs de polar géniaux : George P. Pelecanos, Richard Price et Dennis Lehane. Il n'en fallait pas plus pour que chaque heure devienne plus dramatiquement forte, plus intelligente et plus riche que la plupart des films policiers du moment. – **H.F.**